

JULIE DUCHATEL

Nathalie Sorokine

—

La passion folle

ALISIO
HISTOIRE

« C'était une créature fascinante, insaisissable. »

Simone de Beauvoir,
Tout compte fait, Gallimard (1972)

Paris, septembre 1938. Nathalie Sorokine, une élève rebelle du lycée Molière, rencontre la brillante professeure de philosophie, Simone de Beauvoir. Subjuguée, l'adolescente désinvolte décide par tous les moyens d'entrer dans sa vie jusqu'à s'imposer comme l'une de ses maîtresses.

Aux côtés de Sartre et des existentialistes, Beauvoir et Sorokine, amies-amantes passionnées, vont affronter la guerre, l'Occupation et mener le combat pour la liberté entre Montparnasse et Saint-Germain-des-Prés.

Immortalisée sous les traits de Nadine, héroïne des *Mandarins* (prix Goncourt 1954), la muse impertinente de Beauvoir, voleuse de vélos et résistante à ses heures, sort de l'ombre pour la première fois.

Le récit inédit d'une passion de 30 ans
entre deux femmes qui traversent l'Histoire (1938-1967).

Julie Duchatel est journaliste de formation et scénariste. Passionnée par le Paris artistique et littéraire de Saint-Germain-des-Prés, elle termine actuellement la rédaction d'un récit sur l'hôtel La Louisiane dont des extraits sont parus dans *La Revue A littérature-action* et dans la revue *La Règle du Jeu* (éd. Grasset).

ISBN : 978-2-37935-315-4



19 €
Prix TTC
France



ALISIO
HISTOIRE

Rayon : Histoire

**NATHALIE
SOROKINE**

LA PASSION FOLLE

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous
entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.
Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Suivi éditorial : Doriane Giuli
Relecture-correction : Christel Desmaris
Mise en page : Patrick Leleux PAO
Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2023 Alisio,
une marque des éditions Leduc
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris
ISBN : 978-2-37935-315-4

**JULIE
DUCHATTEL**

**NATHALIE
SOROKINE
LA PASSION FOLLE**

ALISIO
HISTOIRE

À la mémoire de Nathalie Sorokine

Partie I

L'infiltrée

Chapitre 1

L'élève qui dit « non » à Simone de Beauvoir

Paris, septembre 1938.

La sonnerie retentit dans la cour du lycée Molière, tandis que le gardien, impassible, ouvre avec fracas le portail, réveillant d'un geste le XVI^e arrondissement. En quelques minutes, une armée de jeunes filles envahit l'espace et colorise l'établissement de ses jupes raccourcies et de ses chemisiers pastel aux manches courtes. Les lycéennes de la promotion 1938 arborent avec fierté leurs nouvelles tenues en ce jour de rentrée, sans savoir qu'elles connaîtront bientôt une pénurie de vêtements. Elles sont accueillies par la cheffe d'établissement, mademoiselle Lagarce, qui leur offre comme chaque année un discours inconsistant, avant de les diriger vers leurs classes.

Une élève de dernière année dépasse largement ses camarades. Non seulement, il est impossible de ne pas voir la volubile Nathalie Sorokine, mais il est aussi difficile de ne pas l'entendre. Son rire généreux et tapageur résonne dans les couloirs. Elle porte les cheveux mi-longs, une raie au

milieu qui ne la flatte guère. Ses grosses chaussures et sa robe trop longue lui enlèvent toute grâce mais laissent deviner sa beauté insolite. Elle entre brutalement dans la salle et s'attend à être rappelée à l'ordre par sa professeure principale mais celle-ci, impénétrable, feuillette un livre en attendant que ses jeunes élèves s'installent. Simone de Beauvoir ne semble ni dérangée par le bruit, ni par le mouvement de ses élèves qui fourmillent autour d'elle. Elle paraît flotter au-dessus des réalités.

Une fois le calme installé, la professeure se présente à la classe de Terminale. Durant cette année scolaire, elle leur enseignera la philosophie. Les élèves, ravies d'avoir échappé à monsieur Bøegner, l'autre enseignant de la discipline, perçoivent tout de suite que la jeune femme est différente. Réputée pour être solitaire, elle ne cherche pas à se lier d'amitié avec ses collègues. Elle a besoin de rester libre, appartenir au corps enseignant menacerait son indépendance. Elle préfère éviter les réunions et se contente de dispenser ses seize heures de cours hebdomadaires.

Si certaines élèves remarquent d'emblée comme la professeure est belle et élégante, Nathalie Sorokine est avant tout frappée par l'intelligence de Simone de Beauvoir. Jamais il ne lui a été donné de rencontrer une personne à l'esprit aussi vif et rapide. Le cours est remarquable et passe à une allure folle. La jeune femme enseigne avec ferveur. Sa voix rauque et peu audible aide à entretenir le mystère autour d'elle. Dès cette introduction, elle partage ses lectures et n'hésite pas à faire profiter les élèves de ses connaissances comme de ses réflexions.

Lors de cette première rencontre, l'enseignante examine les quarante adolescentes qui se tiennent face à elle et se demande de quelle manière elle va réussir à les amener sur le chemin de la philosophie. Elle enseigne depuis déjà sept ans et commence à avoir l'expérience de son auditoire. Beauvoir

sait que son cours déclenche des passions et que les plus souriantes, les plus fascinées sont loin d'être les élèves les plus douées. Elle a la capacité de s'adapter à chaque classe et d'improviser ses cours, contrairement à ses collègues qui récitent la même leçon d'année en année, devant un public mourant souvent d'ennui. La plus jeune agrégée de France espère, en ce début d'année, conquérir les jeunes filles et qu'elles seront nombreuses à la suivre dans son initiation à la réflexion philosophique.

Alors que le cours se termine, Nathalie se dépêche de ranger ses affaires pour sortir. Elle n'est pas du genre à traîner dans le lycée. Sauvage, la lycéenne n'apprécie guère ses camarades qu'elle trouve pour la plupart sottes ou insignifiantes. Elle peine à trouver des points communs avec elles, peut-être parce que leurs priorités ne sont pas les mêmes. Ses parents, Russes blancs monarchistes de haute naissance, se sont réfugiés en France peu de temps après sa venue au monde. Effrayés par la montée du bolchevisme, ils souhaitaient revenir au système tsariste. Ils ont fui la Russie après la révolution et ont laissé là-bas leurs privilèges et leurs fortunes. Ils sont désormais apatrides. Le père de Nathalie, Porphyre, un ancien fonctionnaire des douanes russes, s'est reconverti en marchand de livres rares tandis que la mère, une femme peu sympathique prénommée elle aussi Nathalie, se consacre à son foyer. Ils habitent dans le XVI^e arrondissement où réside la colonie russe et, même s'ils occupent un bel appartement bourgeois, leurs difficultés financières sont sérieuses.

Les problèmes quotidiens de Nathalie sont fort éloignés de ceux des jeunes filles rangées du XVI^e arrondissement, ce qui ne la rend guère amicale avec elles. Sa seule véritable amie, Alizia, d'origine russe comme elle, n'est malheureusement pas dans sa classe cette année.

Une fois hors du lycée, elle remarque que certaines de ses camarades forment un attroupement inhabituel dans

la rue. La jeune insoumise les interpelle et leur demande ce qu'elles fabriquent. L'une des filles lui répond qu'elles attendent Simone de Beauvoir. Il paraît que la professeure aime causer avec ses élèves après la fin des cours. L'an passé, elle laissait parfois une lycéenne l'accompagner jusqu'au métro ou, mieux encore, boire un café et converser avec elle. Nathalie, toujours acerbe, se moque avec acidité de ses camarades, ces groupies idiotes plantées à attendre leur professeure de philosophie. Elle s'interrompt tout de même lorsque mademoiselle de Beauvoir arrive.

Les jeunes filles se précipitent vers elle tandis que Nathalie reste quelques pas en arrière. Elles tentent avec une maladresse sympathique d'entamer une discussion. Ravie, Simone de Beauvoir les invite à parler et s'exclame : « J'aime tellement votre âge où l'on a encore l'âme métaphysique !

– Que voulez-vous dire par là ? lui demande une Terminale.

– Pour vous, la vie n'existe encore qu'en idées et c'est pourquoi vos idées sont si vivantes... », répond la professeure avec emphase.

Les étudiantes boivent ses paroles bien que la plupart d'entre elles ne les comprennent pas. La jeune Russe les regarde consternée, exaspérée par leur hystérie collective.

Beauvoir entend son soupir et lui envoie un regard à la fois vif et interrogateur. Nathalie, prise de court, lève les yeux au ciel et disparaît. La jeune élève préfère prendre la fuite car elle est bien trop fière pour s'abaisser à coller la professeure, aussi brillante soit-elle. Elle marche avec outrance vers le métro. Beauvoir la regarde partir, amusée par l'agressivité inattendue de cette jeune fille en retrait. Elle annonce à son assemblée à la mine réjouie qu'elle doit filer rapidement car le travail l'attend. L'enseignante songe que la nouvelle année avec cette classe de Terminale s'annonce déroutante.

La professeure partie, les lycéennes piaffent d'excitation et d'admiration, elles commentent le chemisier en soie de la

jeune femme, sa natte qu'elle relève en chignon et finissent, après quelques minutes, par se disperser.

Une fois chez elle, Nathalie oublie vite le lycée Molière, ses élèves ennuyeuses et sa remarquable enseignante. Enfermée dans sa chambre, l'adolescente travaille peu. Elle a d'autres priorités qui l'intéressent plus que ses devoirs. Elle passe des heures à lire, ce qui explique ses qualités littéraires indéniables en français, matière dans laquelle elle excelle. Elle aime aussi dessiner et s'amuse à caricaturer ses camarades comme ses professeurs. Nathalie reste terrée dans sa chambre le plus possible afin d'éviter ses parents, aussi exigeants l'un que l'autre. Son père et sa mère, fiers de leur éducation particulièrement sévère, sont loin d'imaginer les imprudences et les délits qu'elle commet dans leur dos. Par révolte, leur fille unique s'adonne au vol à l'étalage comme certaines pratiquent la danse classique. Sorokine a besoin de cette adrénaline pour se sentir exister. Elle vole à chaque fois qu'elle trouve les heures longues, autrement dit, quotidiennement.

Appelée par son goût du pillage, elle tente de s'échapper discrètement de l'appartement. Elle échoue à quelques secondes près. La mère surgit et demande si sa rentrée s'est bien passée. Nathalie lui répond qu'elle a de la chance, elle est tombée dans la classe de Simone de Beauvoir.

« Voyons, et en quoi cela peut-il bien être une chance ? » interroge la mère d'un air dubitatif. Nathalie, pressée de s'échapper, répond sans peser ses mots que mademoiselle de Beauvoir fascine tout le lycée, avant de disparaître dans la cage d'escalier.

Une fois dehors, l'adolescente savoure sa liberté et fonce vers l'Uniprix, son terrain de jeu favori. Elle pique tout ce qu'elle peut attraper à condition que cela entre dans ses poches. Elle jette, dans les profondeurs de sa veste, des caramels, un foulard en soie, des stylos. Elle a une telle habitude du vol qu'elle le pratique avec art et habileté. En fin

de journée, rassasiée par son chapardage, elle ramène de ses deux heures de solitude un solide butin. Assise sur le lit, elle contemple les douceurs qu'elle croque à pleines dents et les stylos qu'elle revendra dès le lendemain à ses camarades. Elle réalise seulement maintenant que le groupe des fanatiques de sa professeure de philosophie, installé devant le portail de l'école, est une aubaine. Il devrait lui permettre de refourguer facilement ses marchandises volées.

Le soir, lors du dîner, son père l'interroge sur la rentrée des classes. Nathalie raconte en russe combien ce premier cours de philosophie l'a passionnée, elle sent que cette matière pourrait l'intéresser tout autant que le français. Porphyre, en même temps qu'il écoute ses propos, secoue négativement la tête. Une fois qu'elle a terminé, il l'assassine d'une seule phrase en grommelant : « L'avenir est dans la science, pas dans la littérature. » Nathalie cherche un soutien et lance un regard vers sa mère, la croyant solidaire. Elle l'aperçoit en train de pouffer de rire ; les propos du père semblent la réjouir. La pauvre adolescente comprend que celle-ci a dû se plaindre, un peu plus tôt, auprès de son père de ses mots trop enthousiastes envers la professeure. Elle encaisse le coup et tente d'argumenter, elle explique qu'elle peut tout à fait trouver un métier convenable dans le domaine littéraire. Son père, de plus en plus fâché, refuse. Il répète qu'elle doit se concentrer sur les matières importantes, les mathématiques, la physique, la chimie. Il est inenvisageable qu'elle poursuive un enseignement aussi inutile que la philosophie à l'université. Elle a la chance d'être russe, lui rappelle son père. « Dimitri Mendeleïev, Alexandre Boutlerov, Alexandre Borodine, récite Porphyre d'un ton solennel, voilà de grands noms qui devraient t'inspirer et dont tu suivras le chemin. » Décomposée, Nathalie regagne sa chambre, abasourdie par les projets d'avenir que son père lui réserve.

Les jours suivants, la *Beauvoirmania* reprend au lycée Molière. L'élève Sorokine continue de ressentir un profond mépris envers ces jeunes filles incultes qui lisent *Marie Claire* en douce, pendant que la professeure émérite enseigne. Elle ne comprend pas comment elles peuvent prétendre à la fréquenter.

Dans le lycée, les rumeurs vont bon train et Nathalie, qui parle peu à ses camarades, se mêle au groupe dès que le nom de sa professeure est cité. L'une d'entre elles raconte qu'elle saurait, de source sûre, que la jeune femme habite à l'hôtel et qu'elle passerait son temps à travailler dans les cafés à Montparnasse. Une autre raconte qu'elle serait en couple avec un certain Jean-Paul Sartre, un professeur du lycée Condorcet qui a publié en avril dernier un livre intitulé *La Nausée*. « Tu sais ça comment ? », lui lance Sorokine d'un air hautain. « Certaines filles l'ont aperçue à la Coupole. Ce n'est pas un mensonge ! », se défend l'élève. La Russe hausse les épaules et s'éloigne du groupe en traînant. Ce nom, Jean-Paul Sartre, la hante durant toute la journée.

En sortant du lycée, avant de rentrer chez elle, Nathalie s'arrête dans une librairie, décidée à mettre la main sur ce livre, *La Nausée*. Elle parvient à le trouver sans avoir besoin de demander au libraire dont elle ne veut surtout pas attirer l'attention. Elle le feuillette et le déteste dès la première ligne, à tel point qu'elle hésite même à le piquer. Alors que le libraire tourne la tête, elle le coince malgré tout sous sa blouse, plaque son sac contre sa poitrine et sort sans encombre. Une fois dehors, elle se met à courir et explose de rire toute seule.

Les jours suivants, durant le cours de Beauvoir, elle lit discrètement ce livre infâme, selon elle, tout en parvenant à écouter d'une oreille. Ses camarades peinent de plus en plus à suivre le cours de philosophie. Il y en a toujours une qui,

épuisée, demande : « S'il vous plaît, Mademoiselle, vous pourriez ralentir ? » tandis que Nathalie rêverait de lui demander d'accélérer encore.

Le soir, elle découvre avec effarement, en lisant le journal que son père laisse traîner dans le salon, que ce Monsieur Sartre dont elle trouve l'écriture fort mauvaise, serait présenté pour plusieurs prix dont le Renaudot et l'Interallié. L'article est si élogieux qu'elle manque de s'étrangler. Elle décide de ne retenir de ce torchon que la photo de cet homme dont le physique peu avantageux dénote avec celui de son élégante compagne, qui lui inspire de belles caricatures. Elle découpe le portrait et le planque dans sa chambre car sa mère n'apprécie pas qu'elle lise le journal de son père. Elle attend de Nathalie qu'elle soit une sage petite fille russe ; or, elle est devenue une grande adolescente parisienne insolente.

Dans sa famille, elle doit vivre selon les règles et les coutumes russes. Il n'est pas question de l'entendre parler français. Contrainte de vivre dans ce pays, sa mère ne fait aucun effort d'adaptation. Elle ne fréquente que des Russes, nourrit sa fille de harengs achetés à bas prix dans les épiceries russes et se réfugie dans la religion orthodoxe. Exaltée de croyances, elle s'accroche à sa foi. Pendant que Staline brûle les icônes, madame Sorokine redouble de ferveur religieuse et invite les prêtres à la moindre occasion. Elle impose à sa fille d'assister, chaque semaine, à la divine liturgie et de fréquenter les scouts russes. La jeune iconoclaste s'y plie sans rechigner, il s'agit d'un terrain de jeu idéal pour exercer sa provocation. Si elle n'apprécie guère les jeunes scouts, elle aime attirer l'attention des moniteurs. Du haut de ses 17 ans, elle ne craint pas le scandale, elle l'attend.

*

L'automne 1938 file à toute allure. Les premières notes de Nathalie sont excellentes, cependant, la professeure de philosophie ne semble pas avoir encore remarqué ses talents de dissertation. La Russe la croit plus attentive à la horde de jeunes filles insignifiantes qui l'assaillent en fin de cours qu'aux élèves brillantes. En réalité, Beauvoir ne s'intéresse ni au lycée ni à ses élèves. Elle s'y rend pour des raisons financières mais n'en attend pas grand-chose. L'enseignante se moque souvent de ses lycéennes auprès de ses amis et n'a aucune attirance pour le personnel de Molière. Elle préfère écrire un roman intitulé *Légitime défense* qui l'importe bien plus que les cours qu'elle oublie en général de préparer.

Alors que Nathalie espère capter l'attention de la professeure, elle la voit se rendre d'un pas furieux dans le bureau de la directrice, les sourcils froncés et les yeux en colère. Beauvoir, qui vient d'apprendre que le ministre de l'Éducation, monsieur Jean Zay, exige de ses professeurs de préparer un topo sur l'Armistice « inspiré par leurs convictions », refuse de se plier à l'exercice. Elle annonce de sa voix glacée à mademoiselle Lagarce : « Il n'est pas question que je glorifie le sacrifice de leurs aînés à mes élèves ! » Anti-guerre, Beauvoir leur enseigne la philosophie et se moque bien des obligations patriotiques. Lagarce, à court d'arguments, lui répond pour l'agacer : « Très bien, sachez que désormais, je prendrai des mesures envers les professeurs qui arrivent en retard.

– Parfait, laissons ce lycée se fasciser ! », lance Beauvoir, sous les yeux médusés de sa supérieure.

Elle retrouve sa classe à qui elle se contente de souhaiter de passer, le lendemain, un agréable jour férié. Aucune des jeunes filles n' imagine l'affront qu'elle vient de faire à l'Éducation nationale comme à sa direction.

Le 11 novembre 1938, le XVI^e arrondissement semble endormi, avec ses écoles et ses magasins fermés. Nathalie s'ennuie mollement. Elle décide de sortir seule et traîne dans les rues vides de Passy. Soudain, elle voit apparaître au loin la silhouette de Simone de Beauvoir, accompagnée de Bianca Bienenfeld, une ancienne élève de Molière qui a eu son bachot l'an passé. Que peuvent-elles bien faire ensemble, s'interroge Nathalie. Intriguée, elle les suit sans hésiter à plusieurs mètres de distance. Les deux femmes semblent très proches. Elles marchent en direction du lycée, pourtant fermé aujourd'hui. Une fois arrivées devant la grille, Beauvoir entre tandis que son ancienne élève reste à l'extérieur à l'attendre. Nathalie, peu farouche, décide d'aller saluer la jeune fille qui sursaute lorsqu'elle entend sa voix. Bianca la regarde avec des yeux interrogateurs. Nathalie tente de lui rafraîchir la mémoire : « Élève Sorokine, je t'avais vendu plusieurs stylos l'an passé. » Maintenant que Bienenfeld remet la jeune voleuse, elle se demande bien ce qu'elle peut lui vouloir... Sans aucune gêne, Sorokine se lance dans un interrogatoire et lui pose plusieurs questions à la fois : « Es-tu inscrite à l'université ? Étais-tu une bonne élève en philosophie ? Que fais-tu avec la professeure Beauvoir devant ce lycée fermé ? » Bianca, de plus en plus embarrassée, lui répond que l'enseignante est venue chercher un devoir qu'elle a oublié. Mal à l'aise, elle semble avoir besoin de se justifier et ajoute qu'elle continue de la fréquenter car elle poursuit ses études de philosophie. Elle espère devenir agrégée et enseigner elle aussi. Sorokine, qui ne l'écoute plus, la coupe avec sa brutalité habituelle. Elle lui souhaite bonne chance et disparaît seulement en apparence.

À l'intérieur du lycée, Beauvoir s'est installée dans la salle des professeurs déserte en ce 11 novembre. Contrairement à ce que croit sa jeune amie, elle n'est pas venue chercher un devoir mais une lettre de Jacques-Laurent Bost, un ancien élève de Sartre. En couple avec Jean-Paul, la professeure

ne se prive pas d'autres amours. Elle vit une aventure, une « passion organique » comme elle aime la qualifier, avec son ancienne élève Bianca ainsi qu'avec Bost. Une fois sa lecture terminée, elle range la lettre et se presse de retrouver Bianca.

Les deux femmes, bras dessus bras dessous, reprennent leur promenade, sans s'apercevoir de la présence, dans leurs dos, de Nathalie qui poursuit sa filature jusqu'au bois. La Russe n'en revient pas de les voir aussi intimes. Elles ne cessent de se lover l'une contre l'autre, de se prendre les mains ou de se parler à l'oreille. Nathalie ignore pourquoi mais cette complicité l'exaspère. Sur le chemin du retour, elle ne peut s'empêcher de distribuer des coups de pied dans les poubelles ou tout autre objet qui se présente sur sa route. Elle déteste Bianca qu'elle a toujours trouvée fragile et prétentieuse, et se demande ce que sa professeure peut bien avoir à partager avec elle, au point de passer tout un jour férié en sa compagnie.

Le soir, elle affirme à ses parents : « J'ai trouvé le métier que je souhaite exercer. Je serai professeure agrégée de philosophie ! J'aurai un métier noble, je vivrai bien de ma passion. » Les deux parents échangent un bref regard réprobateur.

« Nous en avons déjà parlé, ton chemin est tout tracé, répond le père.

– Cette horrible professeure lui a retourné la tête. Il aurait mieux valu qu'elle soit dans la classe d'Alizia ! », ajoute sa mère comme si sa fille n'était pas là.

Le père acquiesce tandis que leur unique enfant encaisse le coup et termine son dîner sans un mot.

Nathalie, désormais certaine de vouloir devenir professeure de philosophie, est agacée de ne pas avoir été repérée par sa professeure. Elle décide de provoquer Beauvoir lors du prochain cours. Alors que le silence se fait entendre, elle intervient en lui coupant la parole avec une brutalité injustifiée : « Je ne comprends pas ! », lance-t-elle avec rage. Amusée

une fois de plus par son agressivité inappropriée, Beauvoir lui répond avec calme et tente de lui expliquer pourquoi Descartes doute pour parvenir au vrai. Mais la jeune fille impatiente récusé les explications. Elle évoque la philosophie scolastique et s'agite sur son siège. Face à la mauvaise foi de l'élève, la professeure finit par abandonner et décide de reprendre le cours là où elle l'avait laissé avant l'interruption. Sorokine, vexée, lui répond en croisant les bras avec ostentation et lui lance un regard assassin.

À la sortie du cours, lorsque Beauvoir se fait assaillir par le troupeau de jeunes filles, elle regarde si « son élève qui dit non » est parmi elles mais constate que Sorokine a déjà disparu. Elle espérait poursuivre la discussion avec elle jusqu'au métro.

À chaque cours, Nathalie multiplie les provocations. Régulièrement, elle s'interpose en criant : « C'est faux ! » ; mais rien ne semble perturber Beauvoir. Un vendredi de fin novembre, celle-ci expose à ses élèves que Britannicus apparaît davantage comme une victime qu'un héros tragique. Sorokine s'oppose immédiatement à sa professeure. Soudain l'électricité s'arrête, plongeant la classe dans le noir. Les élèves hurlent bêtement jusqu'à l'arrivée de la proviseure. Mademoiselle Lagarce leur annonce que les cours sont suspendus jusqu'au lundi, ce qui déclenche des cris de joie. Elle demande aux élèves de sortir calmement car les surveillants les attendent dans les couloirs avec des bougies. Cependant, trop heureuses d'être en week-end anticipé, les lycéennes se précipitent comme des furies vers la sortie. Nathalie, qui avance comme un fantôme dans le noir, parvient à se planter devant Beauvoir qui peine à circuler dans la cohue. D'une voix enfantine, elle lui demande : « Alors Britannicus ? », laissant sa professeure pantoise. L'enseignante lui répond que la situation ne lui permet pas de lui donner une explication de qualité. Elle reprendra cette question au prochain cours.

Décidément, songe Beauvoir, cette jeune élève torturée se révèle de plus en plus surprenante.

La semaine suivante, alors que Sorokine imagine une nouvelle stratégie pour se faire remarquer par Simone de Beauvoir, elle apprend avec désolation que la professeure est absente. Désœuvrée, Nathalie décide de ne pas rentrer chez elle. Elle espère profiter à sa manière de ce moment de liberté puisque sa mère ne l'attend pas. Elle aperçoit son amie Alizia qu'elle parvient à convaincre de l'accompagner au Printemps. Comme à chaque fois, les deux filles se précipitent vers le rayon des stylos qu'elles empoignent avant de les jeter dans leurs poches. Elles en dérobent chacune une vingtaine. Puis, elles décident de faire un tour au rayon des laines et des étoffes, qu'elles revendront ensuite à leurs propres familles. D'humeur généreuse, Nathalie déclare avec un air de grand seigneur qu'elle fera même une réduction de 50 % à sa mère : « Elle est si pauvre, je ne peux quand même pas lui faire les mêmes prix que dans les grands magasins. »

À court de place dans leurs poches et fatiguées par la fièvre du vol, les jeunes filles finissent par quitter le Printemps. Dans la rue, elles ne parviennent pas à se mettre d'accord sur la manière dont elles dépenseront leurs gains, l'une veut tout claquer en montagnes russes à la fête foraine tandis que l'autre veut engloutir leurs bénéfices dans une orgie de noix de coco. L'homme qui marche derrière elles d'un pas pressé, met fin à leur échange passionné. Il se présente comme officier en civil et leur demande de le suivre jusqu'au commissariat. Nathalie lui rétorque avec hostilité qu'elle ne le croit pas une seconde. Il n'est pas question qu'elles suivent un inconnu, ce ne serait pas convenable. L'officier, habitué au refus, fait signe à un autre agent de les rejoindre. Il leur explique que si elles ne veulent pas être trop humiliées, elles feraient mieux d'obtempérer. Nathalie comprenant que soudain le ciel vient de s'assombrir, se tait et obéit.

Chaque policier leur donne amicalement le bras afin de ne pas offrir le spectacle d'une arrestation aux passants dans la rue. Les deux amies tremblent d'effroi et avancent ainsi, sans oser prononcer le moindre mot, jusqu'au poste de police. Elles subissent un douloureux interrogatoire avant de devoir rendre tous les objets volés et d'être enfermées derrière les barreaux. En moins d'une heure, elles passent de l'agitation du Printemps à celle du violon.

L'attente dans la cellule sale et encombrée leur paraît interminable. Aucune des deux n'ose imaginer ce qui risque de leur arriver. Une femme, assise à côté d'elles, ne cesse de gémir ; « C'est injuste, je n'ai volé qu'un sac ! », répète-t-elle. Prises d'empathie, les apprenties cleptomane lui proposent de l'aider. Elles lui promettent, dès qu'elles sortiront de là, de poster un pneumatique à ses amis pour les prévenir de son arrestation.

De l'autre côté du poste de police, pendant que les filles sympathisent avec les détenues, le père de Nathalie et les grands-parents d'Alizia, convoqués par des officiers, arrivent au commissariat. Les agents apprennent aux familles que les deux gamines avaient chacune sur elles plus de 500 francs de marchandises volées. La grand-mère, effondrée, ne cesse de sangloter tandis que le père de Nathalie clame l'innocence de sa fille, répétant qu'elle est une excellente élève au lycée Molière, toujours récompensée du tableau d'honneur. Les deux familles hurlent dans un mélange de russe et de français que leurs filles ne sont pas des délinquantes. Lorsque les policiers les accusent d'envoyer leurs enfants voler dans les magasins, la logorrhée slave s'interrompt net. Un lourd silence se fait entendre. Le père de Nathalie, renvoyé à sa condition d'immigré russe, cesse d'argumenter. Il ne dit pas qu'il est un homme respectable, impliqué dans la communauté orthodoxe parisienne. Il ne dit pas qu'il est un ancien contrôleur des douanes en Russie. Il ne dit pas qu'il dirige aujourd'hui un magasin de livres rares. Il a conscience

qu'aucun des propos qu'il pourrait prononcer ici n'a de valeur. Il n'est pas français. Il n'est rien, seulement un Russe blanc parasite, un immigré, un voleur de la pire engeance capable, selon eux, d'envoyer son enfant commettre des délits. Il choisit de se taire, espérant que son silence et sa coopération seront sa meilleure arme pour défendre sa fille. Le commissaire annonce la perquisition des deux domiciles dans la soirée. Monsieur Sorokine, docile, encaisse le coup. Quelques heures plus tard, les policiers tambourinent à la porte des Sorokine comme s'ils frappaient chez de dangereux criminels. Sa mère, secouée par la honte, parvient à leur ouvrir tant bien que mal, noyée dans une mer de larmes. Dans la chambre, les policiers ne découvrent rien d'autre que quelques stylos supplémentaires et trois caramels. Ils finissent par admettre que les deux adolescentes ne sont pas guidées par leurs parents qui, vraisemblablement, ignoraient tout de leurs agissements.

Lorsque Nathalie sort, après de longues heures éprouvantes passées en cellule, elle aimerait se jeter dans les bras de son père, implorer son pardon, mais celui-ci marche dans la rue sans lui adresser le moindre regard, ni parole. Son silence et son mépris sont encore plus violents que les coups que Nathalie reçoit parfois. Arrivée chez elle, sa mère ouvre la porte et se rue sur elle. De colère, de rage et de honte, elle lui arrache les cheveux en même temps que ses vêtements, la griffe, la pince tout en la poussant dans l'appartement. Coupable, Nathalie ne réplique pas, elle tente seulement de résister en parvenant à rester debout, les bras le long du torse, tel un roseau pris dans une tempête. Le père finit par s'interposer entre la mère, possédée par la colère, et la fille, dépossédée de son corps. Il met fin au combat que mène son épouse en administrant, à son tour, à Nathalie une immense gifle qui claque comme un coup de tonnerre et la jette à terre. Dans un état misérable, plus seule au monde que jamais, elle

finit par rejoindre sa chambre, encore sens dessus dessous, après le passage des policiers.

Le lendemain, lorsque Nathalie retourne au lycée, elle apprend que sa camarade est absente, elle ignore si elle reviendra un jour. Elle-même sait que ses jours sont comptés, il est probable que la police prévienne le lycée et qu'elle soit renvoyée. Jamais Nathalie n'a autant pris soin de sa tenue, ses boutons sont parfaitement fermés, sa coiffure est impeccable, pas un cheveu ne dépasse. Elle marche discrètement dans les couloirs, espérant ne pas se faire remarquer par mademoiselle Lagarce lorsqu'elle passe devant son bureau. Durant le cours de philosophie, elle n'intervient pas. La professeure la regarde de temps en temps, comme si elle s'inquiétait du silence de son élève rebelle qui semble avoir oublié de provoquer la classe. Elle se demande ce qui a bien pu calmer l'audace de la jeune Russe.

À la sortie des cours, le père de Nathalie vient chercher sa fille pour la ramener lui-même à la maison. Sans victoire, il lui apprend qu'il a réussi, en justifiant de ses bons résultats scolaires, à obtenir de la police qu'elle ne prévienne pas le lycée, contrairement à son amie qui a été renvoyée définitivement. La pauvre Alizia est contrainte d'abandonner ses études et de chercher du travail. Les deux jeunes filles ont interdiction formelle de se revoir. Lorsqu'elle l'apprend, Nathalie déchirée, proteste dans un sanglot : « Alizia est ma seule véritable amie ; je préfère encore ne plus retourner à Molière ! » Son père, furieux, lui répond : « *Doch*, tu n'es pas en position de négocier quoi que ce soit ! Même si tu m'as déçu, j'ai encore de grands projets pour toi. Tu deviendras ingénieure-chimiste.

– Je serai philosophe ! », riposte Nathalie.

Dans un silence douloureux, il la ramène à la maison.

Chapitre 2

Une Russe peu orthodoxe

Madame Sorokine attend Nathalie avec les prêtres qu'elle a conviés chez elle afin de l'aider à remettre sa fille dans le droit chemin. Les pères Mikhaïl et Paul Golyshe conseillent à la jeune fille d'assister, en plus de la liturgie, aux vigiles célébrées à cinq heures, tous les samedis. Ils préconisent aussi aux parents défaillants de mieux surveiller leur fille. Depuis son arrestation, Nathalie a perdu toute liberté, elle est assignée à résidence et n'a plus le droit de sortir sauf pour aller au lycée ou aux scouts. Privée de toutes sources de joie, elle dévore en douce le journal en français de son père et découvre que l'horrible Sartre n'a obtenu ni le prix Renaudot ni l'Interallié. L'échec de l'écrivain lui redonne le sourire.

Le premier samedi de décembre, contrainte et forcée, Nathalie suit sa mère à l'église orthodoxe de la rue Daru dans laquelle se retrouve toute la communauté russe. Sur les marches, elle songe combien sa vie est ennuyeuse. Soudain, elle aperçoit l'un des colonels scouts qui lui adresse un sourire généreux. Alors qu'elle s'approche de lui pour le saluer,